

Bücher-Rundschau

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **32 (1952-1953)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

★ Bücher-Rundschau ★

Redaktion: Dr. F. Rieter

Lenin und der Imperialismus

Innerhalb der universalgeschichtlichen Beiträge von Schweizerhistorikern nimmt eine kleine Schrift von *Jacques Freymond*, Professor an der Universität Lausanne, einen vornehmen Platz ein. Sie trägt den Titel *Lénine et l'impérialisme*¹⁾. Das Thema ist natürlich in der jetzigen Lage vom historischen wie weltpolitischen Standpunkt aus gleich wichtig. Freymond kann aus hervorragender Kenntnis der Entwicklung der ersten Internationalen und der modernen, besonders amerikanischen Spezialwerke, an die Aufgabe herangehen und zeigen, aus welchen Voraussetzungen Lenins Verhältnis zum Imperialismus entstanden ist und wie weit es historischer Prüfung standhält. Die Schrift selbst ist das reife Ergebnis einer Vortragsreihe am Institut universitaire de Hautes Etudes Internationales in Genf.

Das Schwergewicht liegt auf der sorgfältigen Kritik von Lenins «Quellen», bzw. auf den seine Anschauung bestimmenden Vorgängen des Jahrzehntes 1900 bis 1910, sowie den großen sozialistischen Werken (Hobson, Hilferding), die den damaligen Imperialismus als eine kapitalistische Zeit- und Kriegerscheinung im Spätstadium geißelten. Freymond leistet nun gerade das, was meist nicht oder nur voreingenommen dargestellt wird: die wesentliche dokumentarische Zusammenstellung der wirklichen Entwicklung, im Gegensatz zu der vermeintlichen in Lenins Ideologie. Er nimmt dabei Lenins Thesen ernst. Aber er zeigt ihre Übertreibungen oder späteren Folgen, die Lenin nicht berücksichtigte, welche aber dessen ganzes Gedankengebäude zum Einsturz bringen oder aus einer «unausweichlichen» Entwicklung eine sehr komplexe und nach vielen Richtungen offene Wirklichkeit machen. So zeigt er z. B., wie den Expansionsinteressen der Firma Mannesmann in Marokko deutsche Beteiligungen von 20% am internationalen Syndikat der Union des Mines entgegenstanden, die leicht durch eine aggressive Politik gefährdet wurden und sich in der «Krise von Marokko» auch geltend machten. Es war daher keineswegs nur von Vorteil für Deutsche, wenn scharf vorgegangen wurde. Allgemein zeigen sich die Wirtschaftsgegensätze im gleichen Land nicht nur stärker als Lenin annahm: sie verstärken die außerwirtschaftlichen Kräfte und führen zur Vielfalt der geschichtlichen Momente.

Manche Thesen von Freymond sind nicht neu und werden auch nicht dafür ausgegeben. Auf gleichem Raum besteht aber keine andere Schrift, die an Klarheit der Gedankenführung, Sorgfalt der Nachweise und gehaltvollen Ausblicken Ähnliches bietet.

Eduard Fueter

Clartés nouvelles sur la réalité soviétique

Parmi l'abondante littérature consacrée à l'étude du communisme et de la vie en U.R.S.S., on doit mettre à part les ouvrages qui sont écrits par les jeunes Russes de la nouvelle génération qui ont grandi depuis la Révolution de 1917 et qui, pendant toute leur enfance et leur jeunesse, ont vécu la vie soviétique de tous les jours, jusqu'au moment où, entrés en contact avec le monde occidental, ils ont pu s'exprimer librement. Mieux que quiconque, ces jeunes Russes peuvent nous faire connaître la réalité soviétique *vue de l'intérieur*. Leur expérience, intimement vécue loin de toute influence extérieure, confère une valeur particulière à leur témoignage.

¹⁾ Librairie Payot, Lausanne 1951.

Tel est le cas du livre que Michel Koriakoff a publié sous le titre, emprunté à une locution populaire russe, de: «Moscou ne croit pas aux larmes»¹⁾.

Fils de paysan, Michel Koriakoff avait six ans quand les bolchéviks prirent le pouvoir. Après avoir achevé ses études de lettres à l'Université de Moscou, il devient journaliste, est mobilisé en 1941 et fait toute la guerre qu'il termine avec le grade de capitaine. Capturé devant Dresde par les Allemands qui fusillaient tous les prisonniers, il échappe par miracle à la mort et est envoyé à Paris pour y faire un stage à l'ambassade soviétique. Dans un premier livre: «Je me mets hors la loi» il a raconté les événements et l'évolution spirituelle qui l'amènèrent, en mars 1946, à quitter l'ambassade soviétique pour se rendre en Amérique du sud où, sauf erreur, il réside actuellement.

Moscou ne croit pas aux larmes est un recueil de chroniques, de souvenirs et d'essais où l'auteur évoque ses années d'enfance et de jeunesse, où il nous fait part de ses expériences de journaliste et de jeune militant communiste lors des persécutions effroyables dont il fut le témoin pendant les années 1930 à 1933 qui virent s'opérer la collectivisation des campagnes.

Ces premiers chapitres, à vrai dire, nous apprennent peu de choses que nous ne sachions déjà sur le régime soviétique, sur sa technique d'asservissement, sur ses implacables méthodes policières. Ce qui est nouveau, c'est l'effort de l'auteur pour faire connaître la Russie réelle, vivante, qui, dans les couches profondes du peuple, résiste instinctivement aux puissants moyens de la propagande et reste fidèle à une tradition chrétienne millénaire.

Les chapitres consacrés à la guerre offrent un vif intérêt psychologique. D'après Koriakoff, la guerre fut, moralement, une épreuve décisive pour beaucoup de jeunes Russes; le spectacle de la souffrance et de la mort les fit prendre conscience des valeurs spirituelles que leurs maîtres s'évertuaient à détruire. En leur enseignant le sens du sacrifice, le don de soi, le climat de la guerre leur apprit qu'il y a d'autres valeurs que celles du corps et de la matière. Un chapitre révélateur est également celui où Koriakoff nous initie aux mystères de l'ambassade soviétique à Paris et aux plans qui s'y élaboraient alors pour soviétiser la France et y préparer l'entrée des armées russes.

* * *

Toutefois, ce qui me paraît surtout digne de retenir l'attention, c'est l'essai qui forme la dernière partie du livre et qui, sous le titre de «Homo sovieticus», contient la synthèse des observations et réflexions de l'auteur.

Quel est le résultat de l'expérience bolchéviste? se demande Michel Koriakoff. Et, à cette question, il répond, en substance, de la manière suivante:

La «Grande Révolution de 1917», comme il l'appelle, était, dans son essence historique, profondément nationale. Si elle fut si violente et si impétueuse, dit-il, c'est qu'elle fut marquée par le soulèvement des couches profondes de la nation où, depuis des siècles, vivait et mûrissait le rêve messianique de la «grande transfiguration» qui devait rénover l'univers. Ce rêve s'empara alors de tout le peuple, il s'empara aussi des bolchéviks de la vieille garde. Il ne faut pas oublier que Lénine, de même que sa femme, Nadejda Kroupskaïa et sa soeur, Marie Oulianova, étaient des Russes par excellence, désintéressés, d'une austérité monastique. Au moment où Lénine posait les fondements de sa Nouvelle Politique Economique (N.E.P.), sa femme et sa soeur travaillaient à la transformation fondamentale de la structure politique et sociale de la Russie en vue d'appeler à la vie une nouvelle civilisation et un nouveau type d'homme, d'un ordre moral supérieur.

Depuis, plus de trente ans ont passé. Qu'est-il advenu de ce rêve? Ce fameux «homme nouveau», l'«homo sovieticus», qui est-il, que représente-t-il?

¹⁾ Aux Editions du Monde Nouveau, Paris.

Un autre ouvrage remarquable, dû à un jeune Russe de la nouvelle génération, est celui de G. F. Achminoff: «La puissance dans l'ombre» qui a paru d'abord en allemand, sous le titre: «Die Macht im Hintergrund», voir numéro du mois de janvier 1952, pages 635/636.

Cet homme nouveau, on a commencé par le déchristianiser. Koriakoff a expérimenté sur lui-même le nouveau système d'éducation axé sur la lutte anti-religieuse. Depuis un millénaire, les Russes avaient vécu «sous l'oeil de Dieu». Le nouveau régime leur a imposé un système éducatif destiné à éliminer de leur âme toute croyance spirituelle, toute mystique religieuse. La nouvelle pédagogie marxiste-léniniste enseignait aux enfants qu'il n'y a pas d'autres connaissances que les connaissances scientifiques, d'autres valeurs que les valeurs «réalistes», c'est-à-dire matérielles, que la seule vérité est celle qui, niant Dieu fait homme, affirme l'homme-dieu.

«Vingt ans après la révolution d'octobre, écrit notre auteur, il s'avéra que ce fier homme-dieu n'était qu'une brute orgueilleuse et pleine d'assurance, qui ne croyait ni aux icônes ni à l'Etoile Rouge, n'avait la foi en rien si ce n'est en elle-même, en ses «possibilités réalistes» et en sa propre adresse pour se tirer d'affaires dans n'importe quelles circonstances».

Outre la pédagogie matérialiste marxiste, deux autres facteurs ont surtout contribué à la formation de l'«homme nouveau» soviétique: le pouvoir totalitaire et l'économie planifiée. Il ne reste pas un seul domaine de la vie, en URSS, qui ne soit contrôlé par l'administration. Dès sa petite enfance le jeune homme soviétique est soumis à un dressage qui en fait un robot, dont la tête est remplie de formules rigides qui l'empêchent de penser autrement que le veut l'orthodoxie du Parti. Toute la vie est soumise à cette standardisation. «En URSS, il n'y a plus de personnalité. Ni les villes, ni les hommes, ni les femmes n'ont plus de visage». Tous les journaux impriment les mêmes choses. Les maisons d'édition publient des livres qui ne se distinguent entre eux que par le titre et le nom de l'auteur. Même uniformité dans le théâtre et jusque dans les travaux scientifiques. Les opinions d'un professeur sur la politique, la situation internationale, l'abolition des cartes de rationnement ou le mouvement stakhanoviste sont les mêmes que celles d'un ouvrier d'une usine quelconque, et celles de l'ouvrier identiques à celles d'un acteur, d'un étudiant ou d'une danseuse de l'Opéra. Ce sont les idées et les opinions qui sont élaborées dans les services du Comité central du Parti et «répandues sur la périphérie», jusqu'au moment où un «nouvel ordre lancé d'en haut» vient les modifier. «L'homme n'existe plus. Seul se meut un être collectif ayant des millions de têtes, mais sans âme et sans visage».

Cependant, devant le parti exerçant la dictature, se posait le problème de la consolidation de cette nouvelle société. Quel sentiment peut unir ces robots? Le sentiment de la patrie, du foyer étant extirpé, celui du bien, de l'amour du prochain étant des conceptions chrétiennes, les bolchéviks ont découvert que, sinon l'unité du moins l'équilibre d'une société peut être maintenu par la haine et la terreur; et c'est pourquoi le principal ressort du communisme stalinien est devenu le terrorisme permanent, avec ses délations, ses dénonciations, ses purges systématiques, ses exécutions. «Mais le bolchévisme, ajoute Koriakoff, n'est pas seulement un système d'oppression de l'homme: en URSS, on ne supprime pas seulement l'homme physiquement, on le désagrège moralement. Ce qui importe aux bolchéviks, c'est de dégrader l'homme, de détruire en lui le sens de sa dignité, de l'avilir, de l'abaisser au niveau d'une bête muette et facile à mener».

* * *

Et pourtant, c'est, malgré tout, par des paroles d'espérance que Michel Koriakoff achève son analyse de l'homme soviétique. D'après lui, les observateurs étrangers exagèrent l'influence de la propagande bolchévique: «Ils oublient combien vastes sont nos espaces et quel immense océan est notre peuple. Bien qu'il dispose de puissants moyens de propagande, le bolchévisme n'entame que les couches superficielles de la nation. Au fond des forêts et des steppes, au milieu d'une misère indicible vit le peuple, qui a une tradition chrétienne millénaire et qui juge la vie autrement que selon Lénine-Staline. Pour lui, le bien est le bien et le mal est le mal. Ses règles de vie sont simples et archaïques, mais dans cette simplicité et cet archaïsme réside leur force éternelle et immuable».

La vérité est plus complexe que les apparences. L'âme russe, affirme M. Koriakoff, est indestructible. L'oligarchie qui s'efforce de l'asservir a réussi à

créer un certain nombre d'«hommes nouveaux», d'*opritchniki* au service du régime, mais il n'a pu métamorphoser tout un peuple, changer le caractère national. Il y a quelque-chose qu'on ne peut arracher du coeur de l'homme russe, c'est l'image de Dieu. Il y a une Russie vivante, bien qu'encore clandestine, qui cherche la vérité et la lumière. Et l'expérience morale acquise par la jeunesse pendant la guerre est précieuse, elle est un gage d'espérance pour la Russie, la promesse d'une renaissance spirituelle dès que la communication pourra être rétablie avec le monde occidental. Car le bolchévisme, déclare avec force Koriakoff, est vicié, il porte en lui-même sa condamnation, le temps ne peut agir que pour sa perte. Un jour viendra où les sources vitales du peuple russe jailliront des profondeurs à la surface.

L'avenir dira dans quelle mesure ces espoirs et ces prévisions ont des chances de se réaliser, et après quels bouleversements, quelle somme de souffrances! Mais le chrétien sait qu'il ne faut jamais cesser d'espérer: un grand peuple où brûle toujours la flamme du divin doit, un jour, renaître à la vie de l'esprit et triompher des ténèbres.

Georges Rigassi

Sozialismus in der Krise

Unter diesem Titel ist im Verlag Lutzeyer, Frankfurt a. M., ein Buch von *Herbert Groß* erschienen, das nicht nur in die Hände der Arbeiter, sondern auch der Unternehmerschaft gehört. Der Autor unternimmt dabei das Wagnis, Mittel und Wege aufzuzeigen, um die sozialistischen Gegner zu Verbündeten der Marktwirtschaft zu machen. Dabei ist er sich bewußt, daß seine angestrebte Wirtschaftsordnung, die er mit «spontaner Gemeinschaft» umschreibt, nur verwirklicht werden kann, wenn eine neue Klasse *aufgeschlossener Politiker, Gewerkschafter und Unternehmer* entsteht. Diese Voraussetzung aber bewirkt, daß vorläufig alle Ideen Idealgebilde bleiben müssen, denn weder die Politiker und Gewerkschafter noch die Unternehmer haben jenes Maß an Erkenntnis erlangt, das die Bildung einer Synthese des guten Willens und gesunden Menschenverstandes erlaubt, die von den politischen Trägern und wirtschaftlichen Exponenten verlangt wird. Das weiß der Autor und deshalb analysiert er in der ersten Hälfte der Schrift die *verschiedenen Formen des westlichen Nachkriegssozialismus*, der so kläglich versagte, weil er weder die spontane Gemeinschaft noch irgend einer Klasse Gewinne brachte, sondern die Nationen der Armut und dem Niedergange auslieferte.

Die sozialistische Wirtschaft ist, wie die Praxis zeigt, ein riesiger bürokratischer Apparat, der von den politischen Funktionären und Planungskommissaren gelenkt wird und damit zwangsnötig zum Staatsbankerott, zur Inflation, zur Abtötung des Leistungswillens und zur *Verelendung der Massen* führen muß. Trotz der Internationalität des Sozialismus, die so gern und so oft betont wird, führte die Wirtschaftspolitik in allen Experimentierländern zum wirtschaftlichen *Nationalismus*, der sich, je nach den Methoden, verschieden entwickelte. In Argentinien finden wir heute vorwiegend den Nationalismus der Industrialisierung, in Ägypten und im nahen Orient den Nationalismus der Arbeitsteilung, in Europa den Nationalismus des Wohlfahrtsstaates und in Großbritannien den Nationalismus in Form absoluter Autarkie.

Würde die Entwicklung nicht unterbrochen, dann müßten wir allmählich in eine *Weltwirtschaft der Funktionäre* hineinrutschen, bis eines Tages die ganze Maschine, wie der Autor sagt, «unter fürchterlichem Getöse platzen» würde. Schon heute sind wir in drei Richtungen in die Sackgasse einer Art *Anspruchsdiktatur* geraten, nämlich im Steuersystem, in der Sozialisierung und schließlich überhaupt in der Meinung, eine dritte Instanz, etwa in der Gestalt des staatlichen *Deus ex Machina*, könne die Probleme lösen. Groß glaubt mit Recht, daß wir im Westen bezüglich der *Steuerpolitik* vor einer grundsätzlichen Alternative stehen, die u. E. auch für die Schweiz volle Gültigkeit beanspruchen kann. Er sagt:

«Entweder gehen wir zum System totaler staatlicher Investitionen über, etwa nach sowjetischem Muster. Wenn so durch staatlichen Zwang ein Maximum von Kapitalbildung gesichert wird, kann man sich das sowjetische Paradoxum

leisten, daß die Einkommens-Millionäre nur geringe Steuern zu bezahlen haben. Nicht den Einkommen, sondern den Kommissaren obliegt ja dort die Kapitalbeschaffung. —

Oder wir nehmen die Marktwirtschaft ernst und billigen alle aus Tüchtigkeit und wettbewerblicher Bewährung entstehenden Einkommen».

In der *Sozialisierung* wurde die Sackgasse besonders in England recht deutlich sichtbar. Dort hat sie die Eigentümer zu Staatsrentnern gemacht, denen vielfach erhebliche Kapitalabschreibungen erspart wurden, während viele soziale Anliegen der Arbeiterschaft unberücksichtigt blieben. Nur die gewaltig aufgeblähte Verstaatlichungs-Bürokratie konnte daraus für sich große Vorteile ziehen.

Selbst die *Gewerkschaften* gewannen aus den Sozialisierungen keine Vorteile. Ihre grundlegende Oppositionsstellung in der Wirtschaft ging ihnen verlustig, ihr Kampf um eine Besserstellung der Arbeiterschaft mußte unterbleiben und der Arbeitswille als Wohlstandsmotiv litt Schiffbruch, denn der wichtige Anreiz zur Leistung fehlt in der sozialistischen Wirtschaft, sofern man sich nicht entschließen kann, wie der Kommunismus die Knute in die Hand zu nehmen.

Der Autor zieht aus dem britischen Experiment, abstützend auf sozialistische Stimmen, das Fazit, daß die Einschaltung der dritten Instanz, d. h. des öffentlichen Funktionärs, der in Ablösung privater Unternehmer einen Industriezweig übernimmt, die eigentlichen *sozialen Probleme nicht löst, sondern neu stellt* und schwieriger macht. Man hat die Mißerfolge im Ausland zwar zu korrigieren versucht, aber alle Zusatzexperimente mißlingen. In Australien erfuhren die Lohngerichte ein klägliches Fiasko, in Neuseeland ging man, ohne daß es deshalb hätte besser werden können, zur Unterdrückung der Gewerkschaften durch den Staat über und an andern Orten versuchte man die sinkende Produktivität durch den Arbeitszwang zu heben. Alles umsonst. Eines aber wurde klar ersichtlich, nämlich die Tatsache, daß die gewerkschaftlichen Institutionen von der Stärke der Marktwirtschaft abhängen und daß alle politischen Parteien, die den *Ausbau der Staatsmacht anstreben*, nicht nur zu den Feinden des Unternehmertums, sondern auch der Gewerkschaften gehören. Das gilt auch für uns in der Schweiz.

Die bürgerlichen Parteien aber scheinen noch nicht zu merken, daß man mit etwas Zwangswirtschaft bald hier und bald dort allmählich in eine allseitige Zwangswirtschaft hineinschlittert. Hat man erst einmal die Tatsachen erkannt, und als richtig befunden, dann dürfte man so weit sein, um den neuen Weg, den der Autor aufzeigt, den *Weg zur «spontanen Gemeinschaft»* zu begehen. Diese spontane Gemeinschaft stellt eine Führungsaufgabe dar, die darin liegt, Wege gemeinsamer Leistungsentfaltung zu finden, die von allen als menschenwürdig und als Erfüllung der Persönlichkeit anerkannt werden.

Alle an der Wirtschaft Beteiligten werden dann erkennen, daß es nicht um die radikale Umwälzung der Wirtschaftsordnung durch gewagte Experimente geht, sondern um die bessere Einreihung der einzelnen Schichten in die Gesellschaftsordnung. Dabei verlangt der Autor allerdings viel, möglicherweise sogar zu viel von den Unternehmern, denn nach ihm müssen sie die vielfältigen Wünsche und Hoffnungen der Menschen entzünden und befriedigen, d. h. die *«soziale Revolution der Funktionäre übernehmen und erfüllen»*. Gleichzeitig wird eine Entbürokratisierung auch der Privatwirtschaft, besonders der Aktiengesellschaften, verlangt.

Der *praktische Weg zu diesen Zielen* ist nach dem Autor leichter, als man anzunehmen geneigt wäre. Groß glaubt, daß der Weg zum Arbeiter über den *Vertrag* führt, wobei er allerdings offen läßt, als Partner eventuell auch die Gewerkschaftsfunktionäre einzuschalten. Daß dies keineswegs so leicht ist, beweist ja gerade das Experiment des deutschen «Mitbestimmungsrechtes». Sympathischer berührt seine Formel *«Mitwissen, Mitdenken, Mitwirken»*, die wir mit Freuden unterschreiben möchten.

Das *Mitwissen* beruht darauf, daß jeder Unternehmer sich verpflichtet, den Ablauf, das Erreichte und das Geplante des Unternehmens seinen Mitarbeitern dauernd mitzuteilen und verständlich zu machen. Regelmäßige Aussprachen in den Abteilungen und im ganzen Unternehmen würden den Schlüssel zum *Mitdenken* bieten. Von selbst würde sich daraus die Initiative der einzelnen Betriebsangehörigen entwickeln, um im Sinne eines *Mitwirkens* an der Unternehmung teilzu-

nehmen. Für den Unternehmer ergäben sich Einsparungen durch die Vermeidung von Abfällen, schonendere Behandlung der Werkzeuge und Maschinen, verbesserte Arbeitsqualität ganz generell und verbesserte Arbeitsdisziplin. Das Interesse der Arbeiter könnte unter Umständen noch gehoben werden, indem man ein *Gewinnbeteiligungssystem* einrichtet, das auf ein der Zahl der Arbeitsjahre im Werk und der Höhe der Dividenden gestaffeltes Punktsystem aufbaut oder indem man Anerkennungen nicht in bares Geld, sondern in «Volksaktien» mit Dividenden-genuß einkleidet.

So geht es dem Autor stets um eine Ablösung der Schlagworte und Dogmen vom «Sozialismus» und «Kapitalismus» durch die innerlich bejahte gemeinsame Leistung freier Menschen. Es geht ihm nicht um äußere Formen, sondern um die Wiederentdeckung des Menschen, *um das Gemeinsame und nicht um das Trennende*. Würden die Parteien sich tatsächlich einmal bereit erklären, statt trennend zu wirken, gemeinsame und verbindende Ziele zu bejahen, dann wäre ein wesentlicher Schritt in der Richtung des Idealbildes von Groß getan. Vorläufig aber scheint eher noch die gegenteilige Tendenz weiteren Aufschwung zu nehmen. Mit Recht sagt der Autor:

«Sozialistische Fehlschläge allein bewirken den notwendigen Umschwung nicht. Besonders dann nicht, wenn den Anhängern der Marktwirtschaft selbst der Mut zur Konsequenz fehlt, um zwangswirtschaftliche oder sozialistische Reste zu beseitigen. Die Marktwirtschaft und ihre sozialen Kräfte funktionieren nicht, wenn sie mit Resten eines anderen Systems vermischt sind».

Wenn unsere bürgerlichen Parteien nur diese eine Wahrheit erkennen wollten, dann wäre bereits viel gewonnen. Ob sie sie aber je in ihrer Interessenverstrickung erkennen können?

Heinz Schmutz

Aus der Werkstatt Ernst Kreidolfs

Zu seinem 90. Geburtstag am neunten Februar 1953

Nicht René Auberjonois in Lausanne vom Jahrgang 1872 noch Cuno Amiet auf der Oschwand, der im gleichen Jahre 1868 zur Welt gekommen ist wie Bundesrat Heinz Häberlin, der Theologe Leonhard Ragaz und sein Malerfreund Giovanni Giacometti, sind die Senioren der Schweizer Künstlerschaft. Sie werden an Jahren übertroffen von *Ernst Kreidolf* in Bern, der 1863 geboren wurde. Nicht nur an Jahren, sondern auch durch seine künstlerische Auffassung gehört er einer entwicklungsgeschichtlich älteren Stufe an. Er ist, vor allem mit liebevoll und säuberlich durchgearbeiteten Zeichnungen nach der Natur, wie sich in diesem Buche ihrer einhundertundfünfzig trefflich reproduziert finden, ein typischer Vertreter des in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts zeitgemäßen Naturalismus, der bei uns durch Künstler wie Koller, Zünd, Anker meisterhaft repräsentiert wird¹⁾. Das Verhältnis zur Welt war vertrauensvoll. Man war mit Eifer und Hingabe damit beschäftigt, die Natur in vorher unbekanntem Umfange zu erforschen. In gewissenhafter Beschreibung wurde das durch vorurteilslose Beobachtung und genaues Sehen Erkannte festgehalten. Die Natur war ewig jung; die Welt war schön, und man freute sich all der köstlichen Dinge, die man entdeckte. So arbeiteten die Naturwissenschaftler, deren Untersuchungen den gewaltigen, die Welt verändernden Aufschwung von Technik und Industrie zur Folge hatten. Und so arbeiteten auch die Künstler an all den vielen Kunstschulen von München bis Paris. Ungezählte Zeichnungen von der Natur sind damals von unzähligen Künstlern allerorts gezeichnet worden, alle getragen von der alleinigen Absicht, zeichnend festzuhalten, was man vor Augen hatte. Aber wie schon zwei Photographen mit ihrer Kamera von dem gleichen Motiv recht verschiedene Aufnahmen zustande bringen, so sind diese Zeichnungen nach ihrem Aussagewert und nach ihrem künstlerischen Gehalt doch sehr verschieden. Denn es spielt ja dabei der unbeeinflussbare Faktor «Seele» herein,

¹⁾ Aus der Werkstatt Ernst Kreidolfs. Mit einem Geleitwort von J. Otto Kehrl. Rotapfel-Verlag, Zürich, 2. Auflage 1953.

alles, was Gemüt und Empfindung und ungleich wichtiger ist als alles Können. Zeichnen konnten damals sehr viele; aber der Kunstwerke waren immer nur wenige. Wo einer vor dem schlichtesten Gegenstand etwas fühlt, wo sein Herz bewegt und entzückt dabei ist bei der Arbeit, entsteht ein künstlerischer Organismus, der auch unter veränderten Aspekten betrachtend nachempfindende Menschen zu bewegen vermag, sogar dann noch, wenn das rein manuelle Geschick der Wiedergabe vielleicht nicht allzu groß ist.

Die künstlerische Entwicklung hat, in Übereinstimmung mit dem allgemeinen Lebensrhythmus, ein derart hastiges Tempo angenommen, daß auch der hymnische Fauvismus des jung gebliebenen Amiet schon gestrig oder vorgestrig wirkt. Kaum ist es zu glauben, daß Kreidolds Zeichnungen aus den Achtziger- und Neunzigerjahren, da die meisten Errungenschaften der Neuzeit noch nicht einmal geahnt werden konnten, von einem unter uns Lebenden aufgenommen worden sind. Wir blicken gerührt und etwas wehmütig auf diese Blätter aus einer freundlichen, sauberen und hellen Welt, in der der Faktor «Zeit» noch nicht seine verhängnisvolle Rolle zu spielen begonnen hatte. Hingabe an die Natur und stille Freude an der unerschöpflichen Vielfältigkeit der natürlichen Erscheinungen treten uns hier entgegen. Das verlässliche Handwerk, das hier dokumentiert wird, hat Kreidolf freilich ganz anders ausgewertet. Seine Blumenbilderbücher, die ihn bekannt gemacht haben und durch die er zu den Überwindern des stoffgebundenen Naturalismus gehört, sind aus der souveränen, dichterisch inspirierten Vorstellung geschöpft, nicht aus der unmittelbaren Anschauung der Natur, wie die hier reproduzierten Blätter.

Walter Hugelshofer

Neue Bücher über Richard Wagner

Vom Philosophen Kant ist bekannt, daß er nie über die nächste Umgebung seines Wohnortes Königsberg hinauskam. In einer seiner Besprechungen im «Kleinen Bund» hat einst J. V. Widmann Kants Stillsitzen etwas frivol mit völligem Fehlen von Erotik zu erklären versucht. Diesen Mangel wenigstens, so viel man sonst an Wagner auszusetzen pflegt, hat ihm niemand vorgeworfen. Im Gegensatz zu Kant reiste Wagner gern und viel. Wichtiger aber als sein Aufenthalt in manchen Ländern waren die innern Berührungen mit Dichtung, Musik, Sprache, Kultur. Kein Wunder also, daß es Bücher gibt, die das geistige Geben und Nehmen zu schildern versuchen. Ernste Schriften behandeln Wagners Einfluß auf die französische, auf die englische Dichtung; ein besonders groß angelegtes Werk hat Max Fehr «Richard Wagners Schweizer Zeit» gewidmet (leider muß der II. Band längst auf einen Verleger warten). Daß auch Wagners Beziehungen zu Italien geschildert würden, war zu erwarten. Ein solches Buch ist nun erschienen: *Karl Ipsers* hat es verfaßt¹⁾. Es wird viele Leser finden, gerade weil es sich von Fehrs Werk stark unterscheidet. Dieses gibt eine mit Urkunden wohlbelegte Darstellung wissenschaftlicher Art; jenes aber ist im Plauderstil eines Familienwochenblatts gehalten. In einem solchen würde man gerührt z. B. lesen, daß Cosima «für ihn am Comosee geboren worden war». Oder man hört mit Staunen, Wagner sei zehn Jahre nicht mehr in Italien gewesen «und vieles hatte sich in der Zwischenzeit ereignet». Da wird erzählt, die Familie habe ein fröhliches Mittagessen eingenommen, Richard habe an starkem Fieber gelitten und man habe sich mit dem ebenso hervorragenden wie unglücklichen Musiker Pedrotti unterhalten. Welche Rätsel in diesen bedeutungsvollen paar Zeilen! War das fröhliche Mittagessen an Wagners Fieber schuld? Oder war es so fröhlich, weil die Familie es vielleicht allein, ohne ihn, genießen konnte? Man möchte auch wissen, weshalb Herr Pedrotti hervorragend war und warum so unglücklich. Bald nachher weilte die Familie in Venedig: «Wagner zeigte den Seinen die Stadt und hing Erinnerungen nach». Nachlässigkeiten wie «Jahresgehalt des Königs», «Defizit abdecken», «um die Feiertage nicht ganz ohne Mittel zu sein» begegnen oft. So plätschert das dahin. Müßte ein Buch über Wagner nicht etwas mehr Wert auf gepflegte Sprache legen? Sentimentalität und gelegentliches Pathos ersetzen sie nicht.

Aber auch inhaltlich scheint uns Ipsers Darstellung nicht durchaus zuverlässig. Vor allem wären viele Druckfehler zu berichtigen; in Eigennamen kann

ein einziger falscher Buchstabe nachhaltig stören, so bei Rubenstein statt Rubinstein. Reinpach soll Raupach heißen. Steinhartner erscheint später richtig als Standhartner. Einesteils wird wenig an Wissen und Geschmack vorausgesetzt; andererseits aber sollen die anspruchswissen Leser plötzlich «Mathilde» kennen, nicht etwa nur die mehrfach erwähnte Frau Wesendonck, sondern die «Vorbotin Beatrice» im Werk Dantes. Oder es heißt, Wagner habe den «geistvollen Gelehrten Gobineau» angetroffen: «Ihn allein anerkannte er als ebenbürtig». Wer nichts vom Grafen Gobineau weiß, vermutet nun, er habe wohl den Wagner'schen ebenbürtige Musikdramen gedichtet, oder aber Wagner sei nebenbei ein geistvoller Gelehrter gewesen. Man darf auch nicht einmal in einer «Zusammenstellung» in einem Atemzug sagen «Wagner hat Zuflucht in Mariafeld bei Herrn und Frau Wille gefunden und in höchster Not erreicht ihn» usw. Um so recht die italienische Umwelt und den in höchsten Tönen gelobten Volkscharakter zu schildern, bringt Ipser oft völlig belanglose Mitteilungen. Da habe Wagner bei der Ankunft in Neapel begeistert ausgerufen: «Neapel ist meine Stadt, hole der Teufel die Ruinen. Hier lebt alles». Woher kennt Ipser diese Äußerung? Ist sie echt? — Wir wissen es nicht, brauchen es aber auch gar nicht zu wissen. Eher bestände das Bedürfnis, die Mitteilung nachzuprüfen, Wagner habe sich vor seinem Tod noch mit «dramatischen Arbeiten beschäftigt, so Catalina (soll wohl Catilina heißen) und Hermann der Befreier». Darüber vermögen wir nirgends etwas zu finden. Da müßte nun der Verfasser einspringen. Er sollte seine Quelle erwähnen; ferner aber müßte er erklären, wie ganz unwahrscheinlich es sei, daß Wagner sich ernsthaft um solche Aufgaben bemüht habe, da er ja einst ausdrücklich geschichtliche Stoffe zu Gunsten mythischer aufgegeben und begründet habe, weshalb seine Kunst dazu gezwungen sei. Auch im Text der Bilder sind Flüchtigkeiten nicht vermieden. Die Seiten 112 und 113 zeigen nebeneinander links die handschriftlichen Worte Wagners «Klingsors Zaubergarten ist gefunden!», rechts aber einen Dank an den Wirt und seine Berner Gattin, betitelt: «Richard Wagners berühmte Eintragung in das Gästebuch des Palazzo Rufolo zu Ravello». Der naivste Leser weiß, daß diese «Eintragung» nicht die Schrift Wagners auf der linken Seite zeigt; es ist vielmehr ohne Zweifel jene der Daniela von Bülow, deren Gefälligkeit so weit ging, auch noch den Namen ihres Stiefvaters selbst zu unterschreiben. Beim äußerst sanguinischen Wagner dürfen Gefühlsausbrüche, wie jener beim Besuch des Neapeler Konservatoriums, nicht überschätzt werden. Ipser tut es. Dem Verständnis Wagners wäre mehr gedient durch Betonung alles dessen, was seine Kunst von italienischer unterscheidet. Gegensätze dürfen nicht verwischt werden. Ein Abschnitt heißt «Flucht vor der deutschen Misere ins Land der Freunde» — gewiß wurde Wagner von seinen deutschen Mitbürgern oft schwer verkannt, doch darf man nicht den Glauben erwecken, das italienische Volk hätte jene seiner Art durchaus fernliegenden Werke etwa unentstellt aufgeführt und von vornherein verstanden.

Das Buch besitzt reichen Bilderschmuck. Unter den 88 Bildern finden sich wertvolle Erstveröffentlichungen aus dem Wagner-Familienarchiv, so der Aufsatz Wagners «Über das Weibliche im Menschen», auch ein Beileidschreiben Gottfried Kellers an Cosima und noch andere. Diese Beigaben verleihen dem Werk wirklichen Wert. Gern anerkennen wir auch, daß Ipser sich oft zu gutem Verstehen Wagners erhebt und dann auch den rechten Ausdruck findet. Durchaus zu begrüßen ist es, was Wieland Wagner in seinem Geleitwort über die von allen Völkern gemeinsam geschaffene Kultur des Abendlandes sagt. Es sei heute nicht so wichtig, welchem Volk ein Großer angehört habe — «es erhebt sich allein die Frage nach seinem Beitrag zur Erhaltung, Vertiefung und Verbreitung unserer Gesittung».

Ernste Ansprüche stellt — und befriedigt — das Buch von *Ludwig Strecker*²⁾: Wagner als Verlagsgefährte. Bisher haben nur wenige geahnt, welch' reichen Quellenstoff die Briefe Wagners an seine Verleger bieten. Man las früher etwa, was Goethe und Schiller an Cotta schrieben, man begegnete Briefen C. F. Meyers an Haessel usw. Doch wie harmlos war das alles im Vergleich zum umfangreichen Briefwechsel des weitaus umstrittensten Genies mit einer Weltfirma. Das Thema scheint zuerst unerfreulich genug. Denn vor allem handelt es sich, wie bei einer Kriegsführung, um Geld. Der Begründung Bayreuths an Bedeutung mindestens

ebenbürtig war die Ermöglichung des Drucks und der Herausgabe der Werke. Jahrzehntlang mußte sie erkämpft werden. Zwischen dem Genie, das mit der Leidenschaft eines Religionstifters an ihre gewaltige Wirkung glaubte, und dem Zögern, dem Mißtrauen, der Vorsicht jener, die allein in der rauhen Welt durch ihre Mittel Ideen und Träume verwirklichen konnten, mußte ein Abgrund klaffen. Nur fast unglaublichen Bemühungen gelang es, ihn zu überbrücken. Wer diese in unendlichen Variationen über dem Basso ostinato von Not und Luxus sich wiederholenden Vorschußbegehren für die manchmal mehrfach zum Kauf angebotenen, und zwar erst noch zu schreibenden Werke aufmerksam liest, eilt von einer Spannung zur noch größeren. Man erfährt buchstäblich einen der Romane, wie sie nur Balzac in seiner «Comédie humaine» zu dichten wußte, wo eine Hauptsorge auch seiner idealsten Gestalten immer die Rente, das Staatspapier, ein Testament bildet.

Das reich gebildete Buch bietet aber auch geradezu eine neuartige Lebensgeschichte Wagners, dank dem ausgezeichneten, von Ludwig Strecker, einem Inhaber des 1770 gegründeten Verlagshauses B. Schotts Söhne, verfaßten Text, der die sehr zahlreichen, z. T. noch nicht bekannten Dokumente und Briefe lebensvoll verbindet. Außer jenen an Schott wird auch in vornehmer Weise der Briefwechsel mit Breitkopf und Härtel (den Verlegern von «Lohengrin» und «Tristan») mitgeteilt; es finden sich Briefe an Liszt, Wesendonck, Minna, Cosima, König Ludwig und manche andere. So ergibt sich ein unerhört reichhaltiges Lebensbild, das trotz der hier im Vordergrund stehenden Bedrängnisse äußerer Art einen fesselnden Eindruck hinterläßt. Strecker hat sich tief in Wagners Leben und Werk eingearbeitet. Es sind ihm wertvolle Auseinandersetzungen zu verdanken, die belehren und anregen, auch wo andere Auffassungen uns näher lägen. Sehr wichtig ist die Hervorhebung des dichterischen Wollens bei Wagner. Immer zeigte es sich, daß er vor allem stets Freunden und Verlegern den literarischen Teil seines Schaffens mitzuteilen wünschte. Ganz charakteristisch ist es für Wagner, zuerst seine Dramen vorzulesen, um für das Verständnis seines Schaffens als Dichter bahnbrechend zu wirken. Strecker kommt hierauf mehrmals zurück, besonders ausführlich in einem Abschnitt «Über die Rangordnung von Text und Musik bei Wagner», der allein Stoff zu einem Buch bilden könnte, das uns notwendiger schiene als alle neuen Lebensgeschichten. Denn von der Einsicht, daß Wagner vor allem Dichter sein wollte, hängen Verständnis wie Verkennung seiner Werke ab. Freilich dürfte Strecker selbst beim Vergleichen mit Hebbels «Nibelungen» nicht vergessen, daß nicht ein mythischer Stoff genügt, eine mythische Dichtung zu schaffen; es wäre zu zeigen, daß der wahrhaft mythisch und rein menschlich empfindende Dichter seinen Stoff zum Mythos gestaltet. Ein falscher Ton erklingt, wenn der Verfasser von «Tristan- und Isolde-Erotik» spricht, ... eine solche gibt es nämlich gar nicht. War hier Strecker beeinflusst vom Kritiker Hanslick, den er fast zu ausführlich zu Worte kommen läßt? (Zum ersten Male sehen wir hier ein Bild dieses Todfeindes Wagner'scher Kunst: man würde dieser Physiognomie so viel Haß und Verständnislosigkeit gar nicht zutrauen.) Gern hätten wir mehr von Streckers Gedanken zum «Ring» gehört; nur zu Fragen im «Parsifal» äußert er sich sonderbarerweise eingehend, obwohl er erklärt, «durch ein Vorurteil gegen diese Dichtung befangen» zu sein.

Winzige Druckfehler, wie das Vertauschen einer Fußnote, verstärken eher noch den Eindruck, ein ungewöhnlich gut gedrucktes und reich ausgestattetes Werk vor sich zu haben. Strecker will keine Ergebnisse wissenschaftlicher Forschung vermitteln, zu der er sich, mit Unrecht, nicht befähigt glaubt; er möchte lediglich «die subjektive Schau eines Nachfahren der Wagner-Verleger wiedergeben, der bemüht war, sich mit der Erscheinung Wagners auseinanderzusetzen, dessen berufliches Bestreben es ist, ein künstlerisches Phänomen zu erfassen...». Es ist ihm dies in hohem Maße gelungen. Sein Buch ist einer der wertvollsten Beiträge neuer Zeit zur Kenntnis Wagners, seiner Kämpfe und seines Jahrhunderts.

Karl Alfons Meyer

¹⁾ Karl Ipser: Richard Wagner in Italien. Verlag «Das Berglandbuch», Salzburg 1951. ²⁾ Ludwig Strecker: Richard Wagner als Verlagsgefährte. Verlag B. Schotts Söhne, Mainz 1951.